

Manifestante

Hélène Aldeguer

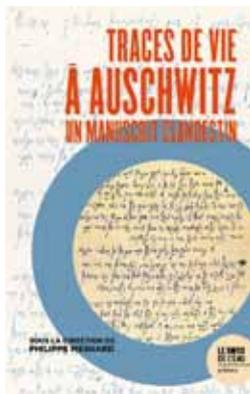
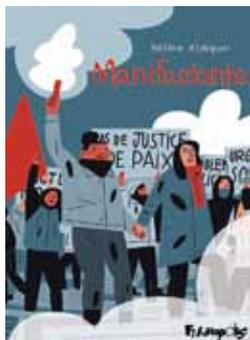
Futuropolis, août 2022

120 pages, 19,50 €

C'est un titre original pour une bande dessinée, qui l'est tout autant. Une forme de récit d'apprentissage, l'apprentissage du militantisme et un récit au féminin. Anna est une jeune femme au chômage; attablée avec ses copines dans un café, elle regarde avec indifférence voire mépris la manifestation qui défile devant. Mais contrainte de traverser le cortège pour rentrer chez elle, elle se trouve «nassée» sous les tirs de lacrymogènes: une militante chevronnée l'aide à s'enfuir.

Troublée et intriguée, elle s'en ouvre à sa grand-mère, qu'elle visite dans son Ehpad. Celle-ci, italienne, lui apprend que dans sa jeunesse elle a participé aux manifestations de 1962 à Turin et lui parle des «*autonomes*» italiens. Anna retourne dans une manifestation et y retrouve une amie, Leila, qu'elle avait perdue de vue. C'est Leila qui va lui servir en quelque sorte de mentor, l'amenant avec elle devant un commissariat exiger la libération des manifestants arrêtés, traversant des rues tagguées de slogans, lui faisant rencontrer d'autres militantes, découvrir un café associatif, les tentes des réfugiés sous le périphérique...

Peu à peu Anna s'écarte de ses copines qui égrènent des lieux communs sur les manifestants. Elle découvre les solidarités, la fraternité – ou plutôt la sororité – dans l'engagement, mais aussi les sacrifices et les douleurs que l'engagement implique. Elle prend conscience des injustices sociales, du sexisme, des violences policières. Elle s'intéresse aux théories des autonomes italiens. Elle hésite mais progressivement s'engage de plus en plus, jusqu'à une manifestation qui bascule dans le drame. Le graphisme est splendide, l'image se suffit souvent à elle-même et la maîtrise par l'auteur de



l'organisation des pages, la variété des plans, des cadrages et du format des vignettes produisent une très belle dynamique qui porte le récit sans jamais lasser. Celui-ci est fortement inspiré des manifestations de ces dernières années, et on y retrouve sans cesse des images qui évoquent celles que nous avons tous connues.

Mais on a du mal à percevoir le but ou l'origine de ces manifestations; les slogans et les banderoles se mêlent, comme s'il s'agissait de l'archétype de la manifestation, dont Leila parle comme d'un «*rituel collectif qui [lui] redonne de l'énergie*». Et dans ce rituel il y a simplement deux camps, les manifestants et les policiers. Une vision dont on peut regretter le caractère réducteur.

Gérard Aschieri,
rédacteur en chef de *D&L*

Traces de vie à Auschwitz

Philippe Mesnard (dir.)

Le Bord de l'eau, mai 2022

168 pages, 18 €

Voici une nouvelle et encore originale voix issue de la Shoah, ici sous la forme d'une introduction à une anthologie malheureusement perdue, et dont le statut ne cesse d'interroger. De quoi s'agit-il? D'échos clandestins sortis de l'horreur absolue et inscrits dans l'avenir pour faire mémoire et dépasser la mort et, plus encore, l'oubli.

Rédigé en yiddish, cette langue à la fois européenne et particulière, pour certains déconsidérée par rapport à l'hébreu et à l'allemand, ce texte obéit à une tradition juive. Daté du 3 janvier 1945, soit 24 jours avant la libération d'Auschwitz par les Soviétiques, il a été publié la première fois en 1946. Le volume est édité par Philippe Mesnard, qui a commis une biographie de Primo Levi et a collaboré à la publication de manuscrits de Sonderkommandos, dont celui de Zalmen Gradowski. Aux deux

belles traductions en français réalisées par Batia Baum et Rachel Ertel s'ajoutent de stimulantes analyses de David Suchoff, Jeffrey Wellen, Arnold I. Davidson et Marie Schumacher-Brunhes, non seulement sur la présentation de ce qui devait être une anthologie mais, d'une manière plus générale, sur Auschwitz I, Birkenau et Monowitz. L'ensemble est enrichi de propositions de transpositions pédagogiques fort intéressantes. L'auteur du prologue, Abraham Levite, est un Juif polonais, déporté à Auschwitz, qui a échappé à la Solution finale. Son projet entendait réunir des textes de toute nature – documentaire, religieuse (prières), littéraire (poèmes) etc. –, des choses vues et entendues non pas sur l'extermination mais sur la vie quotidienne, la faim et le froid, la chaleur et la soif, l'humiliation et la résistance. Leurs contributions devaient être cachées dans des bouteilles dispersées dans les zones de travail, mais signalées à des Polonais de confiance. Cependant, l'abandon du camp par les nazis en raison de l'avancée de l'Armée rouge en a empêché la réalisation. L'introduction en elle-même demeure exceptionnelle, car ce sont surtout des récits des Sonderkommandos qui nous sont parvenus. Au ton à la fois lucide et nostalgique, désespéré et puissant, mêlant descriptions et narrations puisant dans l'imaginaire – Dante n'est effectivement pas loin –, l'auteur construit un magnifique mémorial, lui qui craint que la mémoire soit effacée par l'histoire.

Au temps des négationnismes de tout type et de toute origine, ces «*assassins de la mémoire*» (Pierre Vidal-Naquet) d'hier à aujourd'hui, jusqu'à Dieudonné et Eric Zemmour, voici une publication qui illustre la pérennité d'une souvenance salutaire, à tous les sens du terme.

Emmanuel Naquet,
coresponsable du groupe
de travail LDH
«*Mémoires, histoire, archives* »